

Une bande de terre au bord de la mer.
Sur laquelle se déroule un conte, à l'histoire simple et brutale : Kino, pêcheur de perles en Basse-Californie du Sud, vit simplement avec sa femme Juana, et leur bébé, Coyotito.

Quand il trouve un jour une immense perle, « La Perle du Monde », c'est la promesse d'une vie meilleure : promesse qui se trouve confrontée au pouvoir maléfique de la perle, qui détruit les choses et corrompt les êtres... L'espoir de la Famille est vite brisé par la conjonction de forces ancestrales et de la fourberie des hommes, pleins de convoitise ; et le conte se mue en tragédie.

Cette trame, tirée d'une fable traditionnelle mexicaine, dont Steinbeck a donné une version avec *La Perle* et dont ce texte est une autre version possible, inclut comme insert

« Le Chat qui s'en Va Tout Seul » de Rudyard Kipling.

Un poème dramatique d'une intensité aiguë, tour à tour méditation sur la mer et sur le rivage ; questionnement sur l'éternité, la verticalité des êtres ; et chaude évocation d'une nature sauvage, tantôt fabuleuse tantôt hostile.

Et je vis le regard des Chats Sauvages est publié aux Éditions L'Harmattan, collection Poésie(s).

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=49210>

ET JE VIS LE REGARD DES CHATS SAUVAGES

Raphaël Sarlin-Joly

Extraits

*« Le chat domestique a le pelage soyeux ; son
 échine
 est souple, électrique ; ses pattes sont bien
 armées,
 ses griffes fortes ; il saute sur la proie qu'il
 convoite.
 Mais le chat sauvage saute bien mieux :
 il ne manque jamais son
 coup.
 J'ai des chats sauvages plein la
 bouche. »*
 Blaise Cendrars

« Le vieil océan gronde au fond de l'homme. »
 D.H. Lawrence, *Pansies*

*« L'homme a du mal à laisser une trace
 de son passage : sur le plateau, le vent les
 efface ;
 et sur la grève, les vagues, à marée
 montante »*
 Henry David Thoreau, *Cape Cod*

*« Votre voie est dans la mer,
vos sentiers en de nombreuses eaux
et vos traces ne seront point connues. »*
Psaume LXXVII, 19

Dans la ville ils disent l'histoire de la grande perle
Comment elle fut trouvée
Comment elle fut perdue
Ils disent Kino le pêcheur de perles
Ils disent sa femme Juana
Ils disent le petit Coyotito
L'histoire a été dite tant de fois tant de fois qu'elle a pris
racine dans la chair des hommes
Et comme toute histoire enracinée dans la chair des
hommes
Elle dit les actions bonnes et mauvaises
Elle sait les choses bonnes ou mauvaises
Tout est noir ou blanc blanc ou noir
Il n'y a pas d'entre-deux pas de juste milieu nulle-part
Et si cette histoire est une parabole
Chacun y verra ce qu'il veut y voir
Dans tous les cas il est dit dans la ville que...

Kino s'éveilla avant l'aube
Comme pour empoigner la crinière des étoiles qui
brillaient encore
Les cochons remuaient déjà les brindilles
Les coqs piaillaient
Au-dessus de la hutte de paille une volée d'oiseaux
pépiait agitait les ailes

Les yeux ouverts de Kino se dirigèrent d'abord vers le
carré de lumière
L'entrebâillement
Qui menait au berceau suspendu de Coyotito
Et se tournèrent ensuite
Vers Juana sa femme
Allongée à son côté sur la natte
Son châle bleu sur son visage et sur ses seins et sur le
creux de ses reins
Les yeux de Juana étaient aussi ouverts Kino ne pouvait
se rappeler une seule fois où il les avait trouvés fermés en
s'éveillant
Elle le regardait comme elle le regardait chaque fois qu'il
s'éveillait
Et lui appartient comme Kino appartient à l'étoile
fugitive
du rêve

Kino entendit le lapement matinal des vagues sur la
grève
et il ferma les yeux à nouveau pour écouter sa musique
Peut-être était-il seul à le faire

Peut-être que cela était fait par tous ceux de sa race
écumante
Son peuple qui avait autrefois été si adroit pour façonner
des chants
que tout ce qu'ils voyaient ou pensaient ou faisaient ou
entendaient devenait chant
Depuis longtemps
Depuis un temps ancestral
*Encore le savons-nous nous qu'il suffit qu'un rayon de
soleil se pose au bon endroit sur cette terre foutoir pour
que le chant s'élève*
Kino connaissait tous les chants
Ils appartiennent à sa haute rive intime
Et dans sa tête était un chant clair et doux que Kino
appelait Chant de la Famille.

Juana se leva presque sans bruit
Rassura Coyotito dans le berceau suspendu d'une parole
apaisante
Le bleu prophétique des yeux du nouveau-né chercha le
visage comblé de fatigue de sa mère
Elle aviva le foyer d'un peu de charbon et de paille

Kino alla observer l'aurore
Rien n'est perdu rien n'est perdu de nos mythes d'aurore
Alla observer les amas des nuages du Golfe enflammer le
ciel
Une chèvre vint le renifler l'interroger de ses grands yeux
jaunes
Tandis que le foyer de Juana s'embrasait

jetait ses éclats de lumière alentour
Le Chant de la Famille venait désormais de derrière Kino
Son rythme était celui des meules où Juana broyait le
maïs pour les galettes du matin

Les fourmis s'agitaient au sol
Les unes épaisses au corps brillant
Les autres fines et poussiéreuses
Innombrables
S'agitaient dans une guerre sans cesse recommencée que
Kino regardait avec le détachement de Dieu
C'était un matin comme d'autres matins et pourtant le
plus parfait parmi les matins

Kino entendit la corde du berceau suspendu s'écarter
quand Juana vint emmitoufler Coyotito dans son châle
Il pouvait voir ces choses-là sans les regarder
Juana entonnait doucement une chanson ancienne
Qui faisait aussi partie du Chant de la famille
Et parfois montait vers un accord douloureux qui prenait
toute la gorge
Pour dire
Ceci est un havre de paix
Ceci est la chaleur
Ceci est le Tout

Et il était d'autres huttes de pailles
D'autres senteurs matinales
Mais leurs chants étaient d'autres chants
Leurs femmes n'étaient pas Juana

Juana pour Kino le commencement de la famille des
vagues
quand elles reviennent à la terre
elle l'agrippe à la terre
ferme elle
elle est le perpétuel ressac comme il est migrations

(...)

Kino puis Juana vinrent près du foyer
Les galettes du matin le maïs et les gorgées de pulque
un sourire de satisfaction pour toute conversation
Ils avaient parlé en d'autres occasions mais si la langue
devient une habitude
Elle perd sa force impérieuse

Un mouvement à peine perceptible interrompt soudain
Kino et Juana
De l'une des cordes du berceau suspendu descendait
lentement un scorpion
A la queue déployée – menaçante
La tension dans le corps de Kino
comme montait en lui un autre chant
Le Chant du Mal
Celui de l'ennemi de tout ennemi de la famille
La mélodie secrète dangereuse et souterraine qui se
superposait aux autres plaintes
Et la délicatesse avec laquelle le mal descend le long de la
corde
Du creux de sa gorge Juana marmonnait une magie
ancienne pour s'en garder

Et tout à la fois de sa voix claire entre les dents
Je vous salue Marie pleine de grâce le Seigneur est avec
vous
Mais Kino déjà agissait
Le corps fendant l'air de la pièce sans bruit
L'innocence de l'enfance de Coyotito riait agitait les
mains
Kino pouvait entendre tous les bruits
La queue luisante du scorpion et la magie ancienne de
Juana et la musique du Mal
commença à approcher sa main doucement doucement
mais Coyotito d'un éclat de rire secoua la corde le
scorpion tomba Kino se jeta pour l'attraper lui file entre
les doigts et l'épaule du petit et la piqûre rougeoyante
Kino l'attrapa enfin dans un grognement et la main
ensanglantée qui s'effrite sur le sol à force de réduire en
poussière
entremêlée des cris de douleur du petit
Kino n'a pas *l'art du silence*
Il a *l'art du fracas*
Mais Juana avait déjà les lèvres sur la blessure
S'employait à recracher
un venin redoutable

Et le nom du mal se propagea parmi les voisins
Scorpion scorpion scorpion scorpion
C'est un bruit qui court sur toutes les lèvres
(...)
immédiatement le cri de la mère
« le docteur amenez le docteur » dit-elle

là encore le bruit de se répandre parmi les voisins
lui qui ne venait jamais dans ce paysage de huttes de
pailles
lui qui venait dans les maisons de ciment et de pierres de
la ville
La ville où les hommes ne possèdent qu'un seul mot
pour dire l'horizon
il ne viendra pas il ne viendra pas il ne viendra pas
« il ne viendra pas » Kino finit par dire à Juana
Juana les yeux froids comme ceux d'une louve
le premier enfant l'entêtante musique de la famille la
détermination
alors nous irons

Et les voisins suivirent
La procession comme une lutte sans fin sous la danse du
soleil
La ville
La ville enfin
Fait de jardins aux bruits d'eaux et d'oiseaux en cage
Où les bougainvillées affrontent sans merci les murs faits
de ciment et de pierres qui se délitent par endroit
parfois percés par une porte si étroite que quand Kino
passe au travers ses épaules raclent le chambranle de bois
vermoulu
un frisson parcourt son corps
et le soleil qui déverse des seaux de plomb fondu que les
pauvres serpillères d'ombres tapies dans les coins des
murs ne parviennent pas à éponger
un violent désir de pluie le traverse

les mendiants sur le parvis de l'église
capables de voir la nature du pêché sur le visage de la
jeune fille qui se rend à confesse
experts implacables en analyse financière
d'un coup d'œil sur le châle bleu de Juana et sur les
longues tresses (*regard méprisant*)
Car ils savent le docteur
Ils savent l'ignorance l'avarice l'appétit la cruauté
les pauvres cadavres qui s'affaissent dans le carré derrière
l'église

La grande porte
l'hésitation momentanée de Kino
le docteur n'est pas de sa race mais d'une race savante
qui depuis quatre cents ans a méprisé battu affamé et
volé sa race écumante
la rage et la terreur entremêlées

un serviteur indigène se présenta à la grande porte
et Kino s'adressa à lui dans la langue ancestrale
la langue d'un loup qui lape un filet de sang sur la
carcasse d'un mammifère
le petit il dit le scorpion il dit le docteur

Un moment

La porte se referme le soleil cogne toujours
Le docteur dans sa robe de chambre en soie rouge de
Paris
Le regret de Paris des restaurants des maîtresses de ce
qu'il appelle la vie civilisée d'antan

Le bol de chocolat aux lèvres : *Oui ?* le petit le serviteur
lui dit le scorpion le docteur
Je suis docteur pas vétérinaire
Le serviteur revint : « Allez-vous-en » dit-il dans la langue
de la ville
quand un homme commande à un autre homme
la langue qu'il utilise n'est jamais ancestrale

La procession se dispersa dans la honte
Kino resta là longtemps
Le cœur comme une plaine dénudée
Soudain le coup contre le fer forgé de la grande porte
Le sang qui lui coule entre les doigts
L'art du fracas
la rage et la terreur entremêlées
Et il verse une larme
une larme seule elle ruisselle sur sa joue
Souvent l'homme libre pleure

(...)

Une fois à flot c'est leur coordination qui permet la
course rapide du canoë
Les autres pêcheurs étaient partis depuis longtemps déjà
C'était le fond de mer qui avait octroyé au Roi d'Espagne
son pouvoir il y a longtemps de ça
Qui avait payé pour ses guerres
Qui avait décoré les églises pour le salut de son âme
Il suffit d'un accident

D'un grain de sable venant irriter un muscle pour que ce
muscle se protège d'une parure nacrée

*Au fond ce sont les crachats qui nous font une coquille
de cristal*

Et trouver cet accident c'est une petite tape dans le dos
de Dieu ou des dieux ou des deux

Kino se mit à nu et plongea dans la mer

(...)

Kino pouvait rester longtemps sans effort à empiler les
plus larges huîtres

Il vit soudain comme une lueur fugace dans l'une d'elle

Le sang lui monta aux tempes la mélodie de la peut-être
perle lui vrillait les oreilles

Il détacha cette huître et la tint serrée contre sa poitrine,
pour la remonter sur la barque

Les yeux brillant d'excitation il se hâta de ramener les
autres huîtres

Juana voulait le tempérer – il ne faut point trop vouloir

Ce n'est pas une chose bonne

Dieu ou les dieux exigent du tact

peut-être faudrait-il l'ouvrir en dernier ?

Mais il se jeta sur l'huître

là encore l'hésitation momentanée de Kino

et si la lueur n'avait été qu'une illusion trompeuse ?

dans le Golfe à la lumière incertaine il y avait plus
d'illusions que de réalités

la main sur la tête de Coyotito le murmure de Juana :
« ouvre-la »

Le couteau plongé au cœur au travers duquel il sentit le

muscle – rigide
l'effet de levier, la chair
et la grande perle, parfaite comme la lune

La perle était immense
comme si elle voulait se mesurer aux planètes à la voûte
comme si elle voulait donner des leçons de gigantisme
aux villes des hommes

(...)

Et la mélodie secrète éclata triomphante
A la surface de la grande perle Kino pouvait voir des
formes comme en songe
Il entoura de sa peau le joyau de nacre qui semblait
palpiter depuis le bord du canoë
Les irisations se confondaient avec la couleur de sa chair
C'était la paume meurtrie par la grande porte du docteur
Juana revint instinctivement vers Coyotito : le venin
coulait lentement de l'épaule
semblait s'extirper du corps du petit
Kino replia alors la tête en arrière
Et poussa le long hurlement d'un loup
(Long hurlement)
(Long silence)

Jaloux enfin de l'horizon où la mer et le ciel se
rencontrent et ne font qu'un

Il ferme les yeux en aspirant l'air chargé d'indolences, les
embruns tièdes de la mer s'insinuent dans ses cheveux,
posent sur sa nuque leurs baisers d'algue, égrènent leur
clapotis d'amour dans ses oreilles,

Des silhouettes flottent sur les scintillements
d'aluminium de la mer, ce sont les autres pêcheurs qui
semblent procéder au ménage de l'horizon

Kino a trouvé la Perle du Monde

Kino a trouvé la Perle du Monde

Encore un bruit qui court sur toutes les lèvres

Des huttes de pailles aux maisons de ciment et de pierre

Et le prêtre se rappela les réparations qu'il faudrait à
l'église

Et se demanda s'il avait baptisé le petit de Kino, s'il avait
même marié Kino

Et les marchands dans les boutiques se rappelèrent les
vêtements qui s'étaient mal vendus

Et le docteur rappela à son entourage « C'est un de mes
patients

Je traite son enfant pour une piqure de scorpion »

Et les mendiants sur le parvis de l'église se rappelèrent et
sourirent

Se rappelèrent qu'il n'y a pas plus généreux qu'un pauvre
soudainement chanceux

(...)

Et quand Juan Tomas son frère lui demanda « que
feras-tu désormais que tu es un homme riche ? »

Dans l'incandescence de la perle même l'impossible
s'évanouissait

Kino répondit : « Nous serons mariés. A l'Eglise.

Parés des plus beaux vêtements »

Kino voyait apparaître à la surface de la perle les
quelques choses qu'il désirait : un harpon, pour
remplacer celui perdu l'an dernier, un harpon de fer,
cerclé, et – il osait à peine formuler cette pensée ; mais
pourquoi pas après tout, la richesse permet toutes les
extravagances

Un fusil

Et Kino vit Kino dans la perle, Kino arborant une
carabine Winchester

Et ses lèvres formulèrent à peine : « un fusil. Peut-être un
fusil ».

Ce fusil abattit toutes les frontières

car il était l'impossible – tous les horizons étaient alors
consumés, toutes les barrières franchissables

Il est dit que l'homme jamais n'est satisfait, que recevant
une chose il voudra toujours plus encore

Mais cela n'est dit qu'avec médisance, or cela est son plus
grand talent

Car c'est ainsi qu'il se distingue de l'animal, satisfait de ce
qu'il a

(...)

La férocité la détermination dans le regard de Kino

Qui ajoute : « et mon fils ira à l'école »

(...)

« Il saura lire et ouvrira les livres et écrira et connaîtra
l'écriture

De la race savante de ceux de la ville
Et nous serons libres par son savoir : il saura et par lui
nous saurons
Voilà ce que la perle fera » et il n'avait jamais dit autant
de mots à la fois
Il entoura encore le joyau de nacre de sa peau
Pour conjurer la peur de celui qui dit « cela sera » sans
réellement savoir

Et les voisins savaient qu'ils venaient d'assister à un
instant crucial
Dont ils reparleraient pour maintes années à venir
Que si tout cela advenait ils diraient : « Kino transfiguré
la lueur sans ses yeux et quel pouvoir lui fut donné et
quel grand homme il est devenu et je fus là pour en voir
le commencement »
Et que si rien n'advenait ils diraient : « Une folie
prétentieuse illusoire qui s'empara de lui des mots
ridicules Dieu nous préserve oui Dieu qui punit Kino car
il se rebella contre l'ordre des choses et voilà ce qu'il est
devenu et je fus là pour en voir le commencement »
(...)

Les voisins se posaient la question de la façon dont les
richesses allaient faire tourner la tête de Juana et Kino
Les richesses font toujours tourner les têtes des êtres
Mais ne se posaient pas la question de l'amour de Juana
pour Kino se pose-t-on la question de l'amour de la
cascade pour la roche

Pendant ce temps dans l'estuaire un banc étroitement tissé de petits poissons étincelle et brise les eaux pour échapper à de grands poissons qui se dirigent sur lui, et depuis les huttes on peut entendre le sifflement des petits et les éclaboussures des grands qui rebondissent sur les eaux, et l'humidité s'échappe du Golfe pour répandre sur les buissons, cactus et petits arbres de fines larmes salines ; et des souris se faufilent sur le sol, chassées par des faucons de nuit implacables.

(...)

Soudain un bruit si furtif fugace comme une mauvaise pensée

Sur le sol un petit pas presque inaudible

La rage et la terreur entremêlées

Et Kino qui bondit comme un chat furieux, frappant de son couteau cette chose intrusive, sentit le couteau traverser du tissu, avant que sa tête n'explose de douleur et de tonnerre

Des bruits de pas étouffés, le sang qui ruisselle du front et Juana qui hurle « Kino ! Kino ! -Je vais bien. Cette chose est partie.

-Cette perle est maléfique ! Elle nous détruira ! Jette-la ! Brise-la entre deux pierres, enterre-la et oublies-en l'endroit, rejette-la à la mer ! Elle a amené le mal ! »

Sur le visage de Kino la détermination : « c'est notre chance la chance pour notre fils d'aller à l'école de briser les carcans qui nous enserrent

-Kino mon mari, elle nous détruira ! Tous ! Même notre fils !

-Tais-toi. Nous la vendrons au matin, et le mal sera parti,
il ne restera que ce qui est bon. »
Et il parut à l'abord d'essuyer le sang de sa lame d'acier
sur lui-même,
mais se ravisa,
pour planter le couteau dans la terre.
Cette nuit Kino l'accepta et la berça jusqu'au matin du
lendemain, à l'heure où le soleil étale sa confiture de
vagues sur les galets,
Et comme ils n'étaient qu'une seule chose et qu'un seul
but Juana lui sourit
Et ce jour nouveau commença dans l'espoir
Le matin sur la ville
Sur la grande ville de La Paz et ses hommes aux visages
d'empires déchus
aux yeux qui semblent avoir perdu le goût de regarder
Existant sans vivre, implorant vainement le coup de
grâce, mais trop morts déjà pour mourir, avec ce silence
en eux qui les sépare de la langue des vivants
Kino va venir vendre sa perle
Un nouveau bruit qui court sur toutes les lèvres
Des huttes de paille aux maisons de ciment et de pierre
Des épiciers chinois aux enfants de chœur
Des mendiants sur le parvis de l'église aux acheteurs de
perle et leurs napperons de velours

Ceux qui achetaient les perles aux pêcheurs
Qui autrefois travaillaient pour leur propre compte
Qui désormais n'étaient en réalité que les employés dans
des bureaux éclatés d'un seul homme

S'entendant sur les prix des perles avant même que les
pêcheurs ne paraissent

Après négociateurs, passés maîtres dans l'art de réduire le
prix des perles, quand bien même leur salaire n'en
profiterait pas

Car le malheur du monde

*N'est pas que l'homme tire profit à briser un autre
homme*

Mais qu'il en tire joie et satisfaction

Le matin sur la mer avec sa paresse de grand fauve

Et le soleil qui chante sur ses éclats

Kino regarde les lointains

Le large

où la langue râpeuse de l'océan porte une parole que nul
ne semble entendre

*La joie d'être seul à nager de l'un à l'autre bord de
l'estuaire survolé par les mouettes qui remontent dans la
brume lumineuse de l'aurore, celle de courir ensuite pieds
nus sur le sable frais au plus près du rivage qu'entament
les vagues panachées d'écume de toute leur vigueur
fracassante, drossant la grève où elles s'éparpillent en un
roulement de billes,*

*La volupté de sentir un instant son propre souffle
s'accorder aux cadences de la nature et, tête la première,
bras grands ouverts, s'y fondre en une charnelle étreinte.*

*C'est au petit matin d'un jour d'été le bonheur animal de
l'enfance débridée, le ravissement de vivre, la fougue
retrouvée, la légèreté reconquise, le bienfait du sel sur la
peau rougie par les claques de la houle, c'est le puissant*

concert de l'air et des eaux qui lui enflamme le sang

Et Kino Juana et Coyotito allèrent

Dans ce matin parmi les matins

(...)

Sous le feu pantelant des clameurs de la procession de
tous les voisins

(...)

Mais les jambes sont des chiots impatients qui les
entraînent dans une marche haletante sous le soleil, alors
que la foule s'agrandit

Et les frères plissèrent les yeux comme le faisaient leur
père et leur grand-père et son père avant lui

et tous leurs ancêtres depuis quatre cents ans, depuis la
venue de ceux de la race savante à l'autorité appuyée par
la poudre à canon

Depuis quatre cents ans l'unique défense d'une race
écumante : un léger plissement des yeux, une légère
fermeture des lèvres, et le rempart inexpugnable de la vie
intérieure

(...)

Et les acheteurs de perles dans leurs bureaux étroits

Regroupés ensemble dans une ruelle étroite étroite
comme leurs fenêtres et comme leurs êtres entiers

avaient entendu parler de la perle de Kino et rangeaient
les petites perles sous leurs bureaux

Kino entra dans l'un d'eux dans lequel l'attendait un
homme corpulent, au visage paternel et affable, aux yeux
pétillants de bienveillance, à la poignée de main

chaleureuse, qui connaissait toutes les blagues mais
pouvait tout aussi bien éclater en sanglots se rappelant
soudain la mort récente de votre tante,

Prestidigitateur dont les ongles manucurés et les
phalanges de la main droite faisaient habilement rouler
une pièce de monnaie, la faisaient disparaître et
tournoyer à l'envi, d'une dextérité et d'une vitesse
prodigieuses,

Pièce qui disparut à l'entrée de Kino

« Bonjour mon ami, que puis-je pour toi ? »

Et les yeux de Kino habitués aux bassins éclatant de
lumière, au globe du soleil chauffé à blanc ne virent pas
dans la sombre officine la métamorphose des yeux
soudain cruels et aiguisés malgré le sourire de bienvenue,
et le manège de la pièce qui reprend en secret sous le
bureau

« J'ai une perle. -Tu as une perle, fort bien, parfois des
hommes m'en amènent une douzaine. Voyons cela, je
t'en donnerai le meilleur prix » et les doigts s'agitaient
fiévreusement

Lentement Kino déballa son trésor de nacre, comme une
femme qu'on n'ose pas toucher, et la laisse enfin rouler
sur le napperon de velours noir, guettant le visage de
l'acheteur

Pas un signe pas un mouvement pas un battement de cil
Mais sous le bureau la main pour la première fois
manqua de précision

Et lâcha la pièce

La longue inspection entre pouce et index, et chacun
retient son souffle, et la foule murmure

Enfin le sourire triste et dédaigneux : « Désolé mon ami -C'est une perle de grande valeur ! -Tu as entendu parler de l'or des fous. Ta perle s'y apparente. Elle est trop grande. Il n'y a pas de marché pour une telle chose. Tu pensais tenir un objet de grande valeur, et te voilà avec une curiosité. Je suis navré.

L'inquiétude : -C'est la Perle du Monde ! Personne n'en a jamais vu de telle ! -Oh, si. Oui, elle est grande, mais elle est maladroite. Elle a de l'intérêt comme curiosité, peut-être au musée... je peux t'en donner, disons, mille pesos. »

Le danger sur le visage ténébreux de Kino : « Elle en vaut cinquante milles. Et vous le savez. Vous cherchez à me rouler ! »

Et la foule comme une secousse se répercute l'offre et gronde

« Ne m'en veux pas ! Je ne suis que celui qui évalue. Va voir les autres - ou mieux encore, je vais les amener ici pour que tu voies que nous ne sommes pas de mèche. »

Et il envoya son serviteur les quérir, sans leur en dire la raison

Les voisins avaient suspecté cela : la couleur étrange de la perle, et après tout mille pesos, hier encore Kino n'avait rien

Mais la rage l'avait emporté chez Kino sur la terreur, Kino grognait comme un loup

Il sentait l'insidieux d'un destin misérable, la meute de molosses qui entaille les mollets, la voltige circulaire des vautours, sentait le mal coagulé en lui contre lequel il ne pouvait plus rien, et la mélodie du mal battait dans ses

tempes, et sur le velours noir la perle luisait d'une telle façon que ni lui ni l'acheteur ne pouvaient en détacher les yeux

Les trois autres acheteurs entrèrent
Le vent silencieux avait pris la relève des clameurs
Ils ne se regardèrent pas ni la perle et l'homme derrière le bureau les invita à faire une offre, faisant remarquer à Kino qu'il n'avait pas dévoilé la sienne
Et le premier après un bref examen dit sèchement : « Je ne ferai pas d'offre. Je ne veux pas de cette monstruosité. »
Et le deuxième avec sa loupe et son petit rire : « Autant acheter une perle de pâte d'amande. Celle-ci perdra sa couleur et mourra dans quelques mois ».
Et le troisième : « J'ai un client excentrique qui la prendrait peut-être pour six cents pesos, je t'en offre cinq cents.
-Mon offre tient toujours je suis fou je sais, mais mille pesos ! Alors ? »
Le silence de Kino jeté comme un long cri
Férocement : « Je suis trompé ici, et je ne vendrai pas ma perle. J'irai ailleurs, peut-être même jusqu'à la capitale. »
Et les acheteurs savaient qu'ils avaient trop risqué :
« allez, je t'en offre 1500 pesos »
Mais Kino impétueux se frayait déjà un chemin parmi la foule
Tout ce qu'il partageait avec la race savante
C'est qu'il était prêt à brûler ses vaisseaux

Une fois rentrés
Le silence tombé sur la ville au loin comme une bâche
jetée sur le corps du monde
Comme s'il était à jamais figé entre chien et loup

(...)

Kino avait peur
Il avait perdu un monde mais n'en avait pas encore gagné
un autre
Il avait peur de ce monstre d'étrangeté appelé la capitale,
par-delà des centaines de kilomètres de terres sauvages,
d'escarpes montagneuses, de brûlures et d'errances, dont
chacun était un péril
Mais avoir dit « j'irai » était déjà avoir parcouru la moitié
du chemin

Juan Tomas son frère assis auprès de lui pendant
longtemps dans le silence
Que Kino rompt enfin, « Que pouvais-je faire ? J'étais
trompé. »
Et l'aîné de lui répondre : « Peut-être. Peut-être
sommes-nous perpétuellement trompés, de notre
premier cri jusqu'au dernier clou du cercueil, que de plus
nous payons un prix exorbitant
Mais j'ai peur pour toi mon frère
Car ce n'est pas quelques acheteurs de perles que tu as
défiés
C'est la vie même
C'est l'ordre du monde »

Kino pour tenter d'échapper à la musique de l'ennemi
qui le suivait implacablement, plantée comme des griffes
dans son poitrail indien, s'en fut un instant sur le rivage
nocturne

Retrouver le domaine inépuisable du dehors

Sa rumeur familière

Il sait l'avancée et le retrait ininterrompus des eaux sur la
grève

Le souffle inspirant expirant inspirant expirant

*Jusqu'à une expiration dernière qui marquera pour le
dernier homme la fin des temps*

tandis que la mer poursuivra son va-et-vient

Infatigable

Impérissable

A travers un temps de nouveau sans histoire

Il sent

Il sait

Savoir qu'on est vivant est tout savoir

(...)

Pour rassurer Coyotito, elle l'emmitoufla de son châle
l'accola à ses hanches

lui raconta des histoires

des histoires comme ça

comme l'histoire du Chat qui s'en Va Tout Seul

« Cela arriva, ô mon petit mon bien aimé, au temps où les Bêtes Apprivoisées étaient encore sauvages. Le Chien était sauvage, et le Cheval était sauvage, et la Vache était sauvage - et ils se promenaient, tous sauvages et solitaires. Mais le plus sauvage de tous était le Chat. Il allait seul et tous les lieux se valaient pour lui.

L'Homme était aussi sauvage. Il ne commença à s'apprivoiser que du jour où il rencontra la Femme, qui lui dit qu'elle n'aimait pas la sauvagerie de ses manières. Elle arrangea, pour s'y coucher, une caverne sèche ; y fit un bon feu ; puis pendit une peau de cheval à l'entrée, et dit :

« Essuie tes pieds, mon ami, quand tu rentres. »

Ce soir-là, ô mon petit mon bien-aimé, ils mangèrent du mouton sauvage cuit, et relevé d'ail sauvage et de poivre sauvage ; et du canard sauvage farci de riz sauvage et de fenouil sauvage et de coriandre sauvage, et des arbrouses de même. Puis l'Homme, très content, s'endormit devant le feu ; mais la Femme resta éveillée - et fit un Sortilège.

Là-bas, dans les Bois Sauvages, tous les Animaux s'assemblèrent, et se demandèrent ce que cela signifiait.

Alors Cheval Sauvage piaffa :

« Ô mes Amis, pourquoi l'Homme et la Femme ont-ils fait cette grande lumière dans la Caverne, et quel mal en souffrirons-nous ? »

Chien Sauvage renifla l'odeur du mouton cuit :

« J'irai voir ; je crois que c'est bon. Chat, viens avec moi.

-Non ! dit le Chat. Je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous les lieux se valent pour moi. Je n'irai pas.

-Alors, c'en est fini de nous deux », dit le Chien. Et il s'en fut au petit trot.

Il n'avait pas fait beaucoup de chemin que le Chat se dit : « Tous les lieux se valent pour moi. Pourquoi n'irais-je pas aussi, regarder, puis partir à mon gré ? » C'est pourquoi, tout doux, tout doux, à pas de velours, il suivit Chien Sauvage, et se cacha pour mieux entendre.

Quand le Chien atteignit l'entrée de la Caverne, il souleva du museau la peau de cheval, et la Femme l'entendit, et rit :

« Voici le premier. Sauvage enfant des Bois Sauvages, que veux-tu donc ? »

-Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, qu'est-ce qui sent si bon par les Bois Sauvages ? »

Alors la Femme prit un os du mouton et le jeta à Chien Sauvage :

« Goûte et connais. »

Chien Sauvage rongea l'os, et c'était plus délicieux que tout ce qu'il avait goûté jusqu'alors :

« C'est bon ! Donne-m'en un autre.

-Sauvage enfant du Bois Sauvage, aide mon Homme à chasser le jour et garde ce logis la nuit, et je te donnerai tous les os qu'il te faudra.

-Ah ! dit le Chat aux aguets, voici une Femme très maligne ; mais elle n'est pas si maligne que moi. »

Chien Sauvage rampa dans la Caverne et mit sa tête sur les genoux de la Femme :

« Ô mon Amie, Femme de mon Ami, j'aiderai ton

Homme à chasser le jour, et la nuit je garderai la Caverne.

-Ah ! dit le Chat aux aguets, « voilà un Chien bien idiot ! »

(...)

Le jour d'après, le Chat attendit voir si quelque autre Chose Sauvage s'en irait à la Caverne ; mais rien ne bougea dans les Chemins Mouillés du Bois Sauvage. Alors le Chat s'en fut tout seul.

Et il vit la clarté du feu dans la Caverne, et il sentit l'odeur du lait tiède et blanc.

« Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, où Vache Sauvage est-elle allée ?

-Sauvage Enfant du Bois Sauvage, retourne d'où tu viens, car nous n'avons plus besoin, dans notre Grotte, ni d'amis ni de serviteurs.

-Je ne suis pas un ami et je ne suis pas un serviteur. Je suis le Chat qui s'en va tout seul, et je désire entrer dans votre Grotte.

-Alors, pourquoi n'es-tu pas venu la première nuit ? Tu n'es ami ni serviteur. Tu l'as dit toi-même. Va-t'en donc, puisque tous les lieux se valent pour toi. »

Alors le Chat fit semblant de regretter :

« N'entrerais-je donc jamais dans la Grotte ? Ne m'assoirais-je jamais près du feu qui tient chaud ? Ne boirais-je jamais le bon lait tiède et blanc ? Vous êtes très sage et très belle. Vous ne devriez pas faire de mal, surtout à un Chat.

-Je savais que j'étais sage ; mais belle, je ne savais pas. Soit. Nous ferons un marché. Si jamais je prononce un

seul mot à ta louange, tu pourras entrer dans la Grotte.

(...)

-Et si tu dis trois mots ?

-Cela n'arrivera jamais, mais si je dis trois mots à ta louange, tu pourras laper le lait tiède et blanc trois fois par jour, à jamais.

-Que le rideau qui ferme la Grotte, le Feu qui brûle au fond et le Pot à lait soient témoins de ce qu'a juré mon Ennemie, Femme de mon Ennemi. »

Et le Chat se cacha dans les Bois Sauvages pendant longtemps, très longtemps, si longtemps que la Femme n'y pensa plus.

Un soir, la Chauve-Souris, qui pendait tête en bas à l'intérieur de la Grotte, vint voletant lui porter cette nouvelle :

« Il y a un Bébé dans la Grotte.

(...)

-Alors mon temps est venu. »

La nuit d'après, le Chat se cacha contre la Grotte, jusqu'au matin, quand l'Homme, le Cheval et le Chien partirent pour la chasse. La Femme faisait la cuisine, mais le Bébé pleurait et l'empêchait de travailler. Elle le porta alors hors de la Grotte, et le Chat avança sa petite patte et toucha la joue du Bébé, qui rit ; et le Chat se frotta contre les petits genoux dodus et chatouilla du bout de la queue sous le petit menton gras, et le Bébé riait encore. Et la Femme l'entendit :

« Béni soit-il, ce sauvage enfant des Bois Sauvages qui joue avec mon Bébé. J'avais fort à faire ce matin et il m'a rendu service. »

À cette même seconde, ô mon petit mon bien-aimé, la Peau de cheval qui pendait devant la porte de la Caverne, tomba - wouch - car elle se rappelait le marché fait avec le Chat ; et quand la Femme vint pour la raccrocher, voilà qu'elle vit le Chat installé bien à son aise dans la Grotte.

« Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère du Fils de mon Ennemi, tu as prononcé un mot à ma louange, et désormais je pourrai rester dans la Grotte, pour toujours. Mais je reste le Chat qui s'en va tout seul, et tous les lieux se valent pour moi. »

(...)

Alors la Femme fut très très en colère et se mit à faire un sortilège qui l'empêchât de dire un troisième mot à la louange du Chat. Ce n'était pas une magie à musique, ô mon petit mon bien-aimé, c'était une magie muette ; et bientôt il fit si tranquille dans la Grotte, qu'un petit, tout petit bout de souris sortit d'un coin noir et traversa en courant.

« Cette petite souris fait-elle partie de ton sortilège ? dit le Chat.

-Hou ! là là ! Non ! Au secours ! » dit la Femme en sautant sur un escabeau.

« Ah ! dit le Chat. Alors tu ne me feras pas de mal si je la mange ?

-Non, mange-la vite ! »

Alors le Chat ne fit qu'un bond et goba la souris. « Merci mille fois. Le Chien lui-même n'attrape pas les souris aussi vivement. Tu es vraiment très habile. »

À cette même seconde, ô mon petit mon bien-aimé, le

Pot à Lait se fendit en deux - ffft ! - car il se rappelait le marché fait avec le Chat ; et quand la Femme descendit de l'escabeau voilà qu'elle vit le Chat qui lapait le lait tiède et blanc.

(...)

-Ô Chat, tu es aussi habile qu'un homme, mais ton marché ne fut pas conclu avec ni l'Homme ni le Chien, et je ne sais pas ce qu'ils feront en rentrant.

-Que m'importe ! Pourvu que j'aie ma place dans la Grotte, près du feu, et mon lait, je ne me soucie ni de l'Homme ni du Chien. »

Et quand ils rentrèrent ce soir là, la Femme leur raconta l'histoire du marché, et l'Homme dit :

« Oui, mais il n'a pas fait marché avec moi. Maintenant nous ferons marché à notre tour. Si tu n'attrapes pas les souris tant que tu seras dans la Grotte, pour toujours, je te jetterai mes deux bottes de cuir et ma hachette de pierre partout où je te verrai.

-J'attraperai des souris tant que je serai dans la Grotte, pour toujours ; mais je reste le Chat qui s'en va tout seul et tous les lieux se valent pour moi.

-Si tu n'avais pas dit ces derniers mots, j'aurais rangé ces choses pour toujours, mais à présent je te jetterai mes bottes et ma hachette toutes les fois que je te rencontrerai. Et ainsi feront après moi tous les Hommes qui me ressemblent.

(...-

Alors l'Homme jeta ses deux bottes de cuir et sa hachette de pierre, et le Chat s'enfuit hors de la Grotte et le Chien lui courut après et le fit monter aux arbres ; et de ce

jour-là à celui-ci, ô mon-petit mon bien-aimé, tous les Hommes ne manqueront jamais de jeter des choses à un Chat quand ils le rencontrent, et tous les Chiens lui courront après et le feront grimper aux arbres. Mais le Chat s'en tient au marché de son côté. Il tuera les souris tant qu'il est dans la maison, il sera gentil avec les Bébés - pourvu qu'ils ne lui tirent pas la queue trop fort. Mais quand il a fait cela, quand la lune se lève et que la nuit vient, il est le Chat qui s'en va tout seul et tous les lieux se valent pour lui. Et il s'en va par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, sous les Arbres ou sur les Toits, remuant la queue, solitaire et sauvage. »

Des histoires comme ça
Mais Kino sentait un mal ténébreux l'appeler et le défier
dans la nuit
Dégaine soudain le couteau, sort, alors que Juana reste
interdite de terreur
Personne que les ombres, que le va-et-vient des vagues
Pourtant le coup, et Kino inconscient ramassé par Juana,
le sang ruisselant d'une entaille de l'oreille au menton, les
vêtements déchirés
« Qui ? -Je n'ai pas vu ! Epongeant le sang : -Kino, mon
mari, cette perle est maléfique, détruisons-là avant qu'elle
ne nous détruise ! Brise-la entre deux pierres, rejette-la à
la mer à laquelle elle appartient ! - Non. Je combattrai et
je vaincrai. » Et la main qui frappe la terre avec fracas.
« Crois-moi. Je suis un homme. Nous prendrons le canoë
et nous irons à la capitale, par-delà la mer et les
montagnes. Je suis un homme. -Kino, j'ai peur. Un
homme peut mourir. Rejetons la perle à la mer. -Tais-toi.
Tais-toi. Tais-toi. Je suis un homme. »

Et il toucha doucement la joue de la jeune fille au regard
si intense qu'il chantait dans le sien et le brûlait jusqu'au
plus vif de lui-même
Et ils s'endormirent

L'aube à nouveau
la confiance renaît en Kino d'avoir un instant entendu les
doux accents des songes

(...)
Pourtant Juana est absente
Et la perle aussi est absente
Une frénésie s'empare alors de Kino
Qui poursuit Juana jusqu'au rivage, où les bruits de pas
l'entraînent
La voyant sa course s'accélère, et elle est à l'abord de
lancer
quand Kino dans un fabuleux bond lui saisit et lui tord le
bras
et la frappe au visage d'un poing serré, encore et encore
et encore et encore
Tombée contre un rocher, les vagues venant se briser sur
son châte, elle regarde Kino comme l'agneau regarde le
boucher
Kino aux dents découvertes, sifflant entre elles comme
un serpent
Avant de se détourner avec dégoût et de remonter la côte

Attendu dans la hutte de paille, il est assommé, des mains
effrénées parcourent ses vêtements, mais la perle
scintillait derrière une pierre sur le sentier

Alors que Juana se hisse péniblement au niveau de la rive
Sans colère aucune pour Kino
Car il avait dit « Je suis un homme », et cela voulait dire
quelque chose pour Juana
Cela voulait dire qu'il était à moitié Dieu et à moitié fou
Qu'il lancerait toute sa force face à la montagne, qu'il
précipiterait toute sa force dans la mer
Et elle savait que la montagne resterait immuable tandis
que l'homme se briserait, que les marées se
poursuivraient tandis que l'homme se noierait
Mais voilà ce qui faisait de lui un homme
Être à moitié fou et à moitié Dieu
Le savoir tout autant, mais par là-même jeter toutes ses
forces dans la bataille
Savoir qu'on est vivant est tout savoir

(...)

Et quand ils parvinrent au canoë, le canoë de son
grand-père rafistolé au fil des ans, un grand trou en
perçait la poupe
Et cet acharnement terrible sur la famille, et la mélodie
du mal qui remplissait l'espace, alimenta sa rage, féroce
Kino devenu un animal qui défendrait sa famille jusqu'à
la mort
La pensée de prendre l'un des canoës des voisins ne lui
effleura même pas l'esprit
Et comme ils s'en retournaient sur le sentier, des
flammes apparurent au lointain
Et Kino savait quelle hutte serait en train de brûler

Et le déchaînement des voix, des bruits de la lumière
Le foyer harmonieux désormais mutilé, dévasté, réduit à
ne se consumer que d'une commune souffrance

Ils vinrent se cacher dans la hutte de Juan Tomas, Kino
désormais ne se sentant en sécurité que dans les ombres
Lui raconta tout, ne pouvant pourtant dire qui si ce n'est
des formes obscures, des forces ténébreuses

« C'est la perle. Démoniaque. Tu aurais du la vendre.
Peut-être le peux-tu encore et t'acheter la paix
-Mon frère, je suis insulté au-delà de ma vie. Tu dois
nous cacher. Pour la journée. Et la nuit venue nous irons.
Je suis comme lépreux et ne te mettrai pas en danger plus
longtemps -Je te protégerai. »

Et la journée se passa dans les conversations des voisins,
qui guettaient leurs os dans les cendres, alors que les
vents déchiraient le Golfe comme une plainte stridente
*Kino ne quitterait jamais la mer. Comment serait-il parti
sans son canoë ?*

Son frère revint enfin,
fourrant dans la main de Kino dont les yeux aussitôt à sa
vue s'illuminent un long couteau,
« Où iras-tu ? -Au nord. J'irai jusqu'à la capitale. -Des
hommes sont à ta recherche. Tu as la perle ? -Je l'ai, et je
la garderai. Je l'ai reçue comme un bienfait, mais
maintenant qu'elle est mon malheur elle est aussi ma vie,
et je la garderai. » Et la dureté la cruauté l'amertume dans
le visage de Kino
« Que Dieu t'accompagne. » Cela sonnait comme un

augure terrible

« Tu n'abandonneras pas la perle ?

-La Perle est devenue mon âme

Si j'abandonne la Perle j'abandonne mon âme.

Que Dieu t'accompagne aussi, mon frère »

Et ils s'en furent dans la nuit

Le long cheminement à travers un monde hostile, évitant
la ville, sous des étoiles froides

Le vent continuait sa complainte menaçante, les injuriant
de bâtons, de cailloux et de sable

Ce qui voulait dire que leurs pas ne laisseraient pas de
traces

Enfin, le sentier broussailleux vers Loreto, et son haleine
tiède et résineuse

Kino, qui s'apparente désormais plus qu'à toute autre
chose à une bête sauvage

Aux prises avec des forces ancestrales

Aux prises avec les ténèbres

Et tout comme c'est le grain de sable venant irriter un
muscle qui fait la parure nacrée

Ce sont les ténèbres qui éveillent en lui, pour s'en
prémunir, les esprits de sa race écumante

C'est une longue marche faite de jambes endolories,
pendant des heures durant de pieds qui trébuchent sur
les pierres, qui dérapent sur le gravier, qui font chuintier
le sable du Golfe, traversant une succession de ravins
escarpés qui dégringolent dans la mer,

Accompagnés par les cris et les rires des coyotes qui semblent faire écho à un mal tapi, par les hululements stridents des hiboux,
Kino ne se sentant rassuré que par la main fermement agrippée sur le manche du couteau,
La musique de la Perle résonnant à tout rompre dans sa tête, la mélodie de la famille en un contre-chant discret.
La longue marche interrompue seulement par une halte dans la chaleur et la lumière du jour,
Kino montrant à Juana les choses élémentaires du monde que lui seul pouvait voir
« Prends garde à cet arbre-ci et ne le touche pas : car si tu le fais et touches tes yeux ensuite, tu perdrais la vue ; et prends garde à cet arbre-là qui saigne, car il abrite en son sein un esprit maléfique »
Contemplant la perle pour y avoir des visions, jusqu'à ce que le reflet du soleil lui brûle les yeux : *Je la vendrai. J'aurai un fusil.* quand bien même la surface luisante ne montrait qu'un cadavre à la gorge tranchée, *Nous serons mariés. A l'Eglise.* quand bien même la surface luisante ne montrait que le visage tuméfié de Juana, *Notre fils saura lire.* quand bien même la surface luisante ne montrait que Coyotito pâle et fiévreux
Et la musique de la perle dans sa tête était sinistre, entremêlée à la mélodie du mal
Et il s'endormit, sombrant dans d'étranges songes, dans lesquels il grognait d'une voix gutturale, sa main se débattant en un combat souterrain,
Au réveil : « Fais-le taire », adressa-t-il à Juana, désignant le petit

Au lointain, dans la clarté poussiéreuse d'une bourrasque
Des guetteurs comme de grands chiens lisses et musclés
Grelottant de fureur
La fureur d'un feu en cage
Des guetteurs comme des chiens *resplendissants*
lancés sur leur piste
qui les talonnent
La lueur animale dans les yeux de Kino les avait sentis
Ces hommes étaient connus pour être les chasseurs les
plus habiles
et il en était le gibier
Et comme ils se rapprochaient
Kino dissimulé dans un buisson épineux, la sueur lui
coulant le long des tempes
Juana donnant le sein au petit pour qu'il reste tranquille
Ils s'en allèrent finalement, mais Kino savait le retour
inexorable et les cercles concentriques de la battue, et
savait la fuite effrénée dans les montagnes comme seul
échappatoire
Et ils se hâtèrent vers les hauteurs, comme le fait une
bête traquée

Vers ces terres où l'eau et la mer était absentes, si ce n'est
dans les poches accueillantes des immenses cactus,
salvateurs en dépit de leurs dehors perforants
Ce désert sans limite, fait de cailloux, de roches, et de
silence
Dans lequel la vie se résume aux serpents à sonnette, qui
se font chœur à la mélodie du mal, mélodie du mal qui

transperce désormais les tympanes de Kino, son cœur en bat la cadence

« Juana, je vais continuer seul. Je vais les égarer dans les montagnes, pendant que toi et le petit vous rejoindrez Loreto. Et je te rejoindrai, si je parviens à leur échapper. -Non. Nous irons avec toi. -J'irai plus vite seul, pense au danger que courrait le petit. -Non. -C'est la chose juste et je l'ordonne ! -Non. »

Et il guetta dans ses yeux la moindre faiblesse, la moindre peur, la moindre hésitation, et ne trouva rien de tout cela.

Et ils continuèrent ensemble, lui puisant sa force d'elle, et leur fuite n'était plus effrénée.

La marche exténuante, la pente raide, jusqu'à une crevasse ombrageuse

« S'il y a de l'eau en ces terres désolées, pensait Kino, « ce ne peut être que là-bas »

Et en effet, haut sur un plateau, une petite source bouillonnant comme un miracle

C'était ce petit bassin qui réunissait tous les animaux alentour le soir : les moutons et les cerfs et les pumas et les raccoons, et les oiseaux qui passaient le jour dans les broussailles

C'étaient là que les chats guettaient leurs proies, jonchaient le sol de plumes et lapaient l'eau en travers leurs dents sanglantes

(...)

Et les pisteurs atteignirent le bassin au crépuscule,
comme annoncé,

Et s'arrêtèrent, humant les traces de Kino, satisfaits, et
quand vint l'obscurité les animaux reniflèrent ces
hommes et s'en furent, pendant que les hommes
s'endormirent, prenant des tours de garde

Kino observait

« Il y a un moyen, dit-il à Juana. -Ils te tueront !

-Ils ne sont que trois. Si j'atteins celui avec le fusil, tout
ira bien. Les deux autres dorment. Et s'ils me tuent,
attends patiemment, puis rejoins Loreto. » Elle voulut le
retenir par le poignet : « C'est le seul moyen. Sinon ils
nous trouveront au matin. -Que Dieu t'accompagne »

et la voix de Juana tremblait

Kino se mit à nu pour mieux se réfugier dans les ombres
Toucha le front de Coyotito, puis toucha la joue de
Juana, enfin fit le signe de la croix,
et descendit

Juana scrutait l'obscurité comme une chouette depuis
une ouverture dans la roche

Du creux de sa gorge, elle marmonnait une magie
ancienne pour se garder des choses noires et inhumaines
Et tout à la fois de sa voix claire entre les dents

*Je vous salue Marie pleine de grâce le Seigneur est avec
vous*

Kino de ses doigts écartés agrippe la montagne,
s'appuyant des orteils, de la poitrine entière pour ne pas
tomber ni n'émettre le moindre son d'un glissement de
chair, le moindre bruit qui ne soit frère de la nuit

Car la nuit a ses bruits propres, du tintement des cigales
au coassement des grenouilles

Et Kino avait aussi sa musique propre, pulsation de la
musique de l'ennemi, résonance du Chant de la Famille,
affûté, farouche, félin, semblable au grognement du
puma ou du loup

Les grenouilles et les cigales en reprenaient la mélodie en
canon

Et son corps ne paraît pas bouger mais bouge,
lentement, s'accroupit contre un palmier nain à quelques
mètres des hommes, s'apprête à jaillir

Quand soudain un cri depuis les hauteurs, les guetteurs
en alerte : « Qu'est-ce que c'est ?

-On aurait dit un cri, comme celui d'un homme...d'un
bébé.

-Certains coyotes hurlent comme des bébés. »

Le cri à nouveau depuis la grotte, le cliquetis d'un fusil
qu'on arme : « Coyote, peut-être... si c'est un coyote
voilà qui le fera taire ! »

Et Kino qui bondit à l'instant même où le coup part,
plongeant profondément le couteau dans la poitrine,
Kino dans sa toute-puissante sauvagerie, qui saisit le
fusil, qui tourbillonne et éclate la tête du deuxième
homme comme un melon, alors que le troisième tâtonne
comme un crabe afin de fuir,

Mais Kino froid et impitoyable, qui arme et tire une
première fois, et l'homme bascule et meurtri se
cramponne à ses genoux, l'implorant de ses yeux
apeurés, et c'est précisément entre ces yeux craintifs que
Kino vise et tire à nouveau

S'arrête alors dans l'omniprésence du silence, grenouilles
et cigales s'étant tus
Un nouveau chant surgit depuis la grotte, la lamentation
terrible du chant funèbre

Chacun dans la ville de La Paz se rappelle leur retour
Ces moments sont inscrits dans la chair vive et ne
périront qu'avec elle

(...)

Se rappelle la foule massée à la rumeur du retour de Kino
et Juana,

(...)

Kino qui portait un fusil en bandoulière et Juana son
châle comme un fardeau accablant

Le châle bleu de Juana maculé de sang séché, son visage
aussi fermé et distant que le paradis

La mâchoire de Kino serrée, dangereux comme un orage
grondant, tous deux paraissant arrachés à la race
humaine, ayant traversé la douleur et étant ressortis de
l'autre côté, comme si une barrière magique les
enveloppait

Et la foule massée à leur rencontre les laissa passer et ne
leur parla pas

Eux-mêmes traversant la ville comme si elle n'existait
pas, regardant droit devant

Arrivèrent au village de huttes de paille et les voisins
massés à leur rencontre les laissèrent passer et ne leur
parlèrent pas

(...)

Ils passèrent sans même un regard pour leur hutte brûlée,

sans un regard non plus pour le canoë perforé, et ne
s'arrêtèrent qu'au bord du Golfe
Kino déposa le fusil et sortit la Perle
Contempla la surface ulcéreuse, et des visages mauvais
l'observaient
Il vit à la surface de la perle les yeux craintifs de l'homme
dans le bassin
Il vit à la surface de la perle le minuscule corps sans vie
de Coyotito, auquel il manquait la tête
Et entendit la musique de la perle, distordue, démente
Regarda Juana dans les yeux qui dit doucement : « Non.
Toi. »
Et Kino lança la perle de toutes ses forces

Ils la regardèrent couler, scintiller sous le soleil couchant
Restèrent là longtemps, un même regard dans une même
direction
Et la musique de la perle se mua en un chuchotement et
enfin disparut
(long silence)
Kino désormais sait
sait que tout homme est une histoire sacrée
Tout homme sur un rivage est Noé
Tout homme porte en lui la mémoire du monde
Témoin indispensable des métamorphoses du monde, du
soleil qui se noie, de la chair du ciel qui flamboie, du vent
qui fraîchit, de la terre qui blanchit, de la vie qui
ressemble à de l'éternité

Il regarde

Regarde la nuit poser la fraîcheur de sa paume sur la terre
brûlante

Regarde

Regarde, il est là le musée du monde, regarde ces
embruns sur la mer, cette lumière qui malgré tous les
tourments de la terre ne s'est pas éteinte, la joie n'est pas
chose facile dans cet univers écrasé où la verticalité des
êtres ne va pas de soi, devant l'Océan l'humain est un
défi qui passe, regarde, n'aie pas peur, sens comme le
bonheur est à portée de main, oublie ta parole et respire
à pleins poumons cette atmosphère décomposée,
enivre-toi de ces odeurs nauséuses, ces flagrances qui
grouillent dans tes narines, souffre et jouis d'un même
mouvement, c'est ainsi que s'enlacent espoir et désespoir
dans l'âme des hommes

Kino espère

*Avant de plonger dans le ventre du sommeil j'espère que
les étoiles me regardent avec la même intensité que moi
je les regarde*

Mais dans le ventre du sommeil Kino fait un songe
terrible

Et soudain s'en éveille

Apeuré murmure à Juana :

« Dans la perle je vis le regard des chats sauvages

Leurs dents sanglantes et acérées

rougissant des lambeaux de leurs proies

elles ressemblaient à celle de l'homme »